

APRÈS DOLLY, L' « EFFET DOLLY »

Dominique Folscheid

Presses Universitaires de France | *Cités*

**2006/4 - n° 28
pages 95 à 106**

ISSN 1299-5495

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-cites-2006-4-page-95.htm>

Pour citer cet article :

Folscheid Dominique, « Après Dolly, l' « effet Dolly » »,
Cités, 2006/4 n° 28, p. 95-106. DOI : 10.3917/cite.028.0095

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Après Dolly, l' « effet Dolly »

DOMINIQUE FOLSCHIED

Quand la brebis Dolly avait fait son entrée de *top model* biologique sur notre scène médiatique, en 1997, elle avait déclenché une éruption d'imaginaire comme on n'en avait pas connu depuis la naissance de Louise Brown, premier « bébé-éprouvette » de l'histoire. À croire que si le Petit Prince de Saint-Exupéry revenait parmi nous aujourd'hui, il ne demanderait plus qu'on lui dessine un mouton mais plutôt qu'on lui en clone un.

L'humour écossais dont les pères putatifs de la célèbre brebis avaient paré l'animal n'y était sans doute pas pour rien. Dolly, en anglais, signifie « poupée », ce qui renvoie aux créatures de synthèse des petites filles comme aux vraies femmes de nos affections. Mais Dolly, c'est aussi le prénom de la chanteuse Dolly Parton, aussi connue pour sa poitrine avantageuse que pour ses prestations vocales, ainsi investie d'une fonction iconique analogue à celle que Pamela Anderson remplissait côté sexe – de quoi introduire un supplément de trouble dans un champ apparemment bien différent, mais qui aurait dû nous inciter à établir un lien. Les promoteurs de l'expérience n'avaient probablement pas cherché si loin : il leur suffisait que la brebis soit génétiquement issue d'une glande mammaire. Il n'en demeure pas moins qu'en procédant de la sorte, on avait plutôt incité le public à voir la femme derrière la brebis que la brebis derrière la femme. Ce qui peut expliquer le fait que les personnes qui s'étaient aussitôt ruées sur les auteurs de cette grande première en réclamant de se faire cloner toutes affaires cessantes étaient majoritairement des femmes – les « groupies de Dolly », avait alors plaisanté Axel Kahn.

Cités 28, Paris, PUF, 2006

Plaisanterie pour plaisanterie, celle de Peter Sloterdijk allait beaucoup plus loin. À l'entendre, il ne fallait plus décompter le temps de l'histoire en « avant et après Jésus-Christ » mais en « avant et après Dolly ». Sauf que ce n'était plus une plaisanterie du tout, mais une manière d'annoncer notre entrée dans une nouvelle ère, celle dont on parle comme d'une « Nouvelle Genèse » ou du « Huitième jour de la Création » (on notera les connotations religieuses au cœur de la transgression même, bien dans le goût anglo-saxon). Le fleuron en serait un nouveau type d'humanité, pourtant si difficile à caractériser et à nommer que l'on n'a pas trouvé mieux que de la recouvrir du piteux label de « posthumanité »¹.

Ce qu'il y avait de bouleversant dans le modèle Dolly tenait pourtant à peu de choses, mais dont l'impact était considérable. On y voyait d'abord une technique qui permettait d'envisager de contourner la sexualité chez des êtres vivants qui ne pouvaient jusqu'à présent se reproduire sans elle. En second lieu, en trouvant le moyen de reprogrammer une cellule adulte pour lui redonner la totipotence dont elle jouissait à l'état embryonnaire, on remettait à zéro le compteur des années écoulées, inventant en quelque sorte la machine à remonter le temps de la vie. Enfin, en substituant la reproduction asexuée à la sexualité, on inversait le mouvement de l'évolution naturelle qui avait fait de cette dernière un aboutissement.

Le premier choc passé, un second épisode était venu ranimer la flamme médiatique : l'annonce de la naissance du premier clone humain par les bons soins de la secte raélienne. Ce clone présumé était une petite fille prénommée Ève. Ce clone était donc une clonette. Aux dires de ses maîtres d'œuvre, elle serait née un 26 décembre, manquant de peu la cible symbolique du 25, jour de Noël, qui aurait pleinement justifié la boutade de Sloterdijk. Cette annonce avait beau dégager un fort parfum de show-biz, on n'en attendait pas moins la sentence du président de la commission scientifique préposée à la vérification des raéliennes allégations. Le monde retenait donc son souffle en espérant et en redoutant à la fois un « a cloné ! » aussi sec que le « a voté ! » d'un responsable de bureau électoral.

Bien entendu, on n'avait rien cloné du tout. Mais une nouvelle confirmation était apportée au fait qu'il aurait suffi d'un seul clone au monde pour prendre à contre-pied notre manie de n'accorder d'attention qu'aux

1. La littérature abonde et surabonde tellement que nous nous contenterons de citer l'ouvrage synthétique de Francis Fukuyama, *Our Posthuman Future*, trad. franç. *La fin de l'homme*, Paris, La Table ronde, 2002.

phénomènes accédant à la masse critique. Mieux que le nez de Cléopâtre qui, à en croire Pascal, aurait changé l'histoire du monde s'il avait été moins long, un seul clone raélien venant pointer le bout du sien devait à coup sûr en bouleverser la face.

Depuis, les nouvelles provenant du front de la biologie se sont précipitées : les Coréens et même les Chinois avanceraient à grands pas vers le but, en marchant toutefois sur des œufs pour ménager notre sensibilité. Ils auraient même trouvé le moyen de faire une grande économie d'ovules, comme si on en manquait dans leur pays, ridiculisant sur ce point les pionniers écossais, issus d'une contrée pourtant réputée pingre. Mais l'éloignement géographique atténuait la secousse et comme on n'avait plus en tête que le clonage dit « thérapeutique » (en réalité à fin thérapeutique, car jusqu'à preuve du contraire, clonage il y a toujours), l'effet n'était pas le même. D'autant que la triste fin de Dolly, née trop vieille pour avoir le temps de vieillir, avait refroidi entre-temps une bonne partie de l'enthousiasme des uns et de l'indignation des autres.

Il n'empêche qu'à ne considérer que la dimension pathético-médiatique de l'affaire, on reste sur sa faim. Pourquoi un tel remue-ménage ? Or s'il est vrai que la naissance de Dolly a ouvert une boîte de Pandore d'où est sortie une légion confuse d'anges et de démons capables de tout révolutionner, comme le reconnaît Henri Atlan dans un ouvrage mi-figue mi-raisin consacré à l'utérus artificiel, on ne s'est pas vraiment précipité pour inventorier à fond ce que ladite Pandore détenait dans sa boîte¹. Dans l'ensemble, on s'est plutôt complu à plaider les difficultés à produire un clone humain, à stigmatiser les potentiels cloneurs et à larmoyer sur le sort infect qui serait celui d'un être humain cloné qu'à examiner la dimension paradigmatique du clonage.

Les quelques auteurs qui s'y sont néanmoins risqués se sont heurtés à un tir de barrage en règle, précédé par les sommations d'usage en forme de slogans comminatoires : « On n'arrête pas la recherche ! » et « On n'arrête pas le progrès ! ». Mais, en l'occurrence, pouvait-on réellement convoquer les divinités Recherche et Progrès alors qu'il s'agissait de la production bien tangible et concrète d'un être humain expérimental ? D'où le repli stratégique vers les difficultés techniques qui expliquaient l'inexistence avérée du moindre clone humain, inexistence supposée réduire au silence les détracteurs et autres Cassandre du clonage. Ce qui signifie en clair

1. Henri Atlan, *L'utérus artificiel*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 49.

qu'avant qu'un clone existe il est trop tôt pour en parler, mais qu'une fois qu'il sera là il sera trop tard. On ne saurait mieux réclamer qu'on laisse ceux qui le veulent cloner en paix, pour qu'ils puissent nous sortir ensuite le grand jeu du fait accompli.

UN NOUVEAU PARADIGME

Or non seulement paradigme il y a dans cette affaire, mais la manière qu'a le clonage d'humain d'être paradigmatique nous introduit à une nouvelle forme de paradigme – de type non kuhnien voire anti-kuhnien –, ce qui en fait un paradigme de paradigme.

Pour Thomas Kuhn, en effet, un paradigme se caractérise par les notions d'exemple et de modèle qui, combinés, jouissent d'une fécondité scientifique remarquable. Or si l'on retrouve bien ici la notion d'exemple, il s'agit d'un exemple sans le moindre exemplaire existant. De plus, si un tel exemplaire venait un jour à exister, ce qui est hautement probable, il y a tout à parier qu'il ne deviendrait jamais réellement un modèle. Car si le clonage humain sort de l'exception pour s'orienter vers la production de masse, ce sera plutôt en vue de se procurer du matériel biologique, à fins de recherche ou de biomédecine. Mais alors c'est à l'aide d'un autre paradigme, tiré de celui de l'esclavage, qu'il faudra le penser. Enfin et surtout, c'est en dehors du champ technoscientifique que ce paradigme produit ses effets les plus importants.

Produire autant d'effets alors qu'aucun clone humain né viable n'est encore apparu, alors qu'aucun peut-être n'apparaîtra jamais, voilà qui semblera étonnant. Mais pour en prendre la juste mesure, encore faut-il localiser ces effets de manière adéquate.

À première vue, le clonage humain s'inscrit tout simplement dans le champ des divers modes de reproduction existant dans la nature. À ce titre, il n'y a même rien de plus banal que le clonage. C'est le mode de reproduction des organismes unicellulaires comme celui d'un grand nombre de végétaux qui, comme le géranium ou le peuplier, se reproduisent par bouturage. Sans le clonage, qui a précédé l'apparition de la sexualité et qui a continué d'exister après elle, nous ne serions même pas là pour redouter ses emplois éventuels. Chez les humains, les vrais jumeaux sont génétiquement des clones naturels. Sans compter que le clonage des cellules est déjà largement pratiqué en biomédecine (pour fabriquer de la

peau pour les grands brûlés) et celui des gènes dans la recherche scientifique.

Or si problème il y a bel et bien, c'est pour la raison toute simple que la perpétuation de l'humanité passe naturellement par la sexualité et non par le bouturage. À moins que l'artifice technique ne vienne modifier la donne, ce qui nous renvoie à la procréation médicalement assistées (PMA). Bien entendu, nous savons qu'elle n'a encore jamais produit un seul clone et que la grande majorité de ses opérateurs y est violemment hostile, les exceptions se comptant sur les doigts de la main. Néanmoins, si l'on remet en perspective l'histoire de la PMA, on est obligé de constater qu'elle constitue un processus d'artificialisation croissante de la procréation humaine, qui se présente comme un processus cumulatif et continu, aussi conforme à la logique du progrès technoscientifique qu'aux besoins d'un monde consumériste. Une logique dans laquelle le clonage prend place comme une technique parmi d'autres.

Néanmoins, il paraît difficile de faire du clonage un objectif crédible de la PMA. S'il devait en constituer le point culminant, il en serait aussi le terminus puisque, après lui, aucune autre forme de reproduction technicisée ne paraît envisageable, à moins de construire carrément un être artificiel du genre robot androïde à figure de *bioman*. Et comme on l'a fait observer, il restera toujours plus agréable de faire un enfant dans un lit et plus sûr à tous points de vue de passer par la fivète. Le clonage ne serait somme toute qu'un dernier recours dans certains cas bien particuliers de demandes d'enfants (peut-être de la part de certains hommes, on ne sait pas trop...). Bref, on fait profil bas, sans parvenir pour autant à supprimer le malaise.

Pourquoi ? Parce que la PMA considérée dans sa globalité se caractérise essentiellement par le transfert de la procréation naturelle dans le registre technicien, ce qui la condamne à vivre sous la contrainte de ses impératifs et de ses lois. Il suffit alors d'inverser la perspective pour voir se dégager un certain nombre de lignes de force qui vont toutes dans la même direction. Les diverses composantes de la procréation sont de plus en plus extirpées de leur milieu naturel et humain, désinvesties de leur charge de chair vive, pour devenir un matériel comme un autre, substituable et anonyme, évalué, traité, échangé, voire commercialisé comme tel. Les fins poursuivies évoluent de leur côté vers des « projets d'enfants » de plus en plus précis et ciblés, correspondant à des demandes gorgées de désir. Dès lors le clonage apparaît comme une ligne de mire par ailleurs indépas-

sable, venant parachever un dispositif entièrement cohérent dont il rassemble les éléments épars en leur fournissant une clef de voûte.

La bonne lecture devient alors celle qu'il faut opérer à partir de la technique comprise comme *Gestell*, c'est-à-dire comme « Dispositif » ou « Machin qui encadre », qui arraisonne la nature et fait de l'homme le matériau par excellence. Et dans cette optique, on a raison de faire du clonage le couronnement des méthodes de reproduction artificialisées. Même s'il n'est pas considéré comme un objectif ou un but, le clonage en constitue l'horizon. Et quand on le prend seulement pour un objectif ou un but, fût-ce pour les rejeter, on néglige le fait qu'il est aussi une fin, au sens du *télos* grec, ce qui implique qu'il est déjà à l'œuvre à un niveau *essentiel*. Mais cette fois c'est la charge que recèle l'idée ou l'idéal de clonage qui prime, ce qui confirme cette autre thèse de Heidegger selon laquelle l'essence de la technique n'a rien de technique. Le clonage humain n'a donc pas besoin d'exister empiriquement pour produire ses effets les plus notables.

Il n'en reste pas moins qu'avec le clonage on franchit un seuil décisif car si la PMA se contente de s'affranchir du sexuel, le clonage le fait de la sexualité elle-même. Il réalise ainsi le contournement de ce qui était jusqu'à présent l'incontournable par excellence : le monopole absolu de la sexualité dans la perpétuation de l'humanité. Mais cette différence ne constitue aucunement une borne infranchissable, interdisant à la pensée d'ériger le clonage en paradigme de la PMA. Au contraire, il nous incite à y voir le dernier obstacle à surmonter pour donner congé à la nature, achever la mainmise absolue de la reproduction humaine par la technique. Le clonage ne représente alors que le passage à la limite de tout un potentiel de transgressions déjà présent, à savoir l'introduction du chaos dans la temporalité et l'ordre des générations par les pratiques de congélation, le bouleversement de la filiation par le recours aux donneurs de gamètes, d'où résulte l'éclatement de la paternité et de la maternité en déterminations multiples, que l'on raccroche ensuite vaille que vaille à divers registres extérieurs. De ce point de vue, nos bien modestes entreprises de PMA portent déjà en leur sein l'empreinte du clonage (et d'ailleurs, ceux qui poussent à la roue n'en disconviennent pas). D'autant que l'expérience a déjà prouvé à quel point étaient incertaines et poreuses les fragiles frontières qui séparaient les méthodes de PMA les plus hardies, voire les plus transgressives, des techniques palliatives les plus mesurées, respectant l'unité de la filiation et tous les ordres de la parentalité.

Néanmoins, il reste vrai que le clonage humain va infiniment plus loin. Après tout, la PMA se contente de pousser à son terme un clivage préexistant, qu'elle n'a pas inventé mais qui a fait son lit : celui qui a coupé en deux la sexualité humaine, avec d'un côté le génésique, voué à la reproduction, de l'autre le sexuel, aspiré vers ce que l'on appelle communément « le sexe », qui synthétise ses fonctions jouissives et ludiques. En prenant en charge la reproduction, le clonage tranche les derniers liens qui ancreraient la sexualité humaine dans la nature. Il abolit donc simultanément la fonction génésique de la sexualité, cause naturelle de son existence, et il disqualifie le dimorphisme sexuel qui fait le mâle et la femelle puisque, en toute rigueur, seule la femelle est nécessaire pour cloner. Ce faisant, il pèse à ce point sur le clivage précédant qu'il tend à le faire disparaître, ce qui rétablit une apparence d'unité dans la sexualité humaine. Mais une sexualité obtenue après disqualification de la sexuaction, ce qui annonce l'apparition d'une sexualité d'un nouveau type, libre et folle à la fois.

Or pour produire tout ces effets, il n'y a nul besoin qu'un clone humain existe en ce monde, ni même que la technique du clonage soit au point. Parce que ce genre d'effets ne naît ni des faits empiriques ni des progrès techniques, mais de discours produits par des hommes. Des discours qui sont eux-mêmes issus d'un conglomérat de désir, d'imaginaire, de fantasmes, de ressentiment contre la condition humaine et de représentations révolutionnaires. Des discours qui ne traitent donc pas forcément du clonage *stricto sensu*, mais essentiellement de la sexualité dans tous ses aspects, de la condition humaine et de leurs relations. Ce qui fait du clonage comme paradigme l'expression la plus condensée et la plus explosive qui soit de ce conglomérat.

LES RÉVÉLATIONS DU PARADIGME

La question du clonage au sens strict et réaliste du terme ne disparaît pas pour autant. Simplement, elle doit être considérée au sein du milieu qui la nourrit et la porte.

Que le désir de clonage existe ne fait aucun doute. Il a même des chances de travailler le subconscient de bien des gens, dans la mesure où il exprime le refus absolu de voir son origine dépendre d'une altérité sur laquelle on n'a aucune prise. Or telle est bien la signification la plus

immédiate du désir de clonage : arracher son origine à la nature pour la reprendre en mains et en disposer à sa guise, jusqu'à en faire sa propre création. Certes, on se fait alors une idée bien réductrice de l'origine, assimilée à la donne génétique. Quand on se souvient que Descartes récusait ses propres parents pour placer découvrir son origine authentique en Dieu, on mesure le dénivelé. Mais cette réduction s'explique par cette étrange identité dialectique entre le plus extrême progressisme et ce « régressisme » radical inscrit dans la démarche involutive. En revenant à un stade antérieur à l'apparition de la sexualité, on satisfait le désir de faire table rase de nos conditions primaires d'existence, tenues pour oblitérantes et aliénantes, pour repartir d'un *Ground Zero* sur lequel on croit pouvoir bâtir un homme nouveau. De quoi porter à l'incandescence la volonté de toute-puissance de n'importe quel apprenti sorcier frotté de biologie, soucieux de démontrer à la face du monde qu'il ne délire pas en se prenant pour Dieu. Exception confirmant cette règle pour mieux y revenir : celle de Richard Seed qui, se prétendant « bon méthodiste », affirme que ses projets de clonage relèvent de la mission que Dieu lui aurait confiée pour améliorer la Création. En sens inverse, le clonage prôné par la secte raélienne repose sur un athéisme farouche¹. Dans tous les cas, il est clair que l'on gravite autour de la figure du Grand-Autre.

La clef du dispositif est ici la réduction intégrale de la réalité humaine au Même, c'est-à-dire à un matériau de base entièrement disponible sur lequel la technique pourrait déployer toute sa puissance. Ce qui révèle la présence active d'une autre dialectique, celle qui est supposée nous faire passer par un saut prodigieux de la réduction au Même à l'apparition d'un Autre tout-autre, *alias* « posthumain ». Bien entendu, on se berce encore d'illusions. De toutes manières un clone humain sera un humain comme les autres, parce que ce qui est clonable en l'homme – sa donne géné-

1. Notons à ce propos que cette secte qui ne jure que par les extra-terrestres trouverait un écho à son délire dans le fameux livre de H. G. Wells, *La guerre des mondes*. En effet, Wells nous présente des Martiens absolument asexués, se reproduisant comme les plantes. Ainsi, un jeune Martien a été retrouvé « attaché à son parent, à son progéniteur, partiellement retenu à lui, à la façon dont poussent les bulbes de lys et les jeunes animalcules des polypiers d'eau douce ». La suite est prophétique. Il ajoute en effet « qu'un certain auteur, de réputation quasi scientifique, écrivant longtemps avant l'invasion martienne, prévit pour l'homme une structure finale qui ne différerait pas grandement de la constitution véritable des Martiens. Elle fut publiée en 1892 dans une revue disparue depuis le *Pall Mall Budget* ». Il précise enfin qu'un caricaturiste de *Punch* expliquait que « le perfectionnement incessant des appareils mécaniques » devait provoquer la disparition progressive des membres, et le progrès chimique celle des appareils requis pour la digestion. Ne resteraient donc que le cerveau et les mains...

tique – est bien loin de constituer ce qui fait de l’homme un homme. On aura surtout cédé à l’immémoriale fascination pour les doubles, signe éloquent de la présence active du désir mimétique. « Engendré, non pas créé », énonce le *Credo* en parlant du Fils ; « Créé, non pas engendré », corrigera le biologiste en parlant de son clone. Mais « créé » est encore trop dire, car au lieu de mimer Dieu créant l’homme à son image et à sa ressemblance, on ne retient que l’image et refoule absolument la ressemblance. Parce que l’image renvoie au double, tandis que la ressemblance renvoie à la liberté. Or c’est la liberté de l’autre, voulu comme un simple « répliquant » génétique que le clonage récuse. Alors que pour soi-même, c’est le désir d’autoconstitution de soi qui prime. Là on rejoint Œdipe, qui tuait son père et épousait sa mère pour devenir lui-même l’auteur de son être. Ou encore ces Amazones qui vivaient sans hommes et pouvaient néanmoins devenir mères, mais en ne conservant que les filles.

Mais la Bible n’est pas en reste pour nous aider à repérer certains éléments importants. Après tout, Ève n’a pas été engendrée, mais créée hors sexualité à partir d’un humain préexistant. Ensuite seulement apparaît le dimorphisme sexuel, justifié par la demande d’Adam d’avoir une aide semblable à lui mais néanmoins différente. La progéniture du couple fondateur n’apparaîtra cependant qu’après la Chute, au prix des douleurs de l’enfantement pour la femme. Le paradis terrestre est donc sans enfants et sans douleurs. Mais le plus grave est encore d’avoir été écarté de l’arbre de vie. Les descendants d’Adam et Ève peuvent encore nourrir l’illusion qu’il suffit de s’approprier du pouvoir de décider du bien et du mal pour devenir comme des dieux, ils ne sont pas devenus immortels.

C’est Job qui pressent la solution. Pourquoi l’homme, fût-il un héros, voit-il ses jours tellement limités et même déjà décomptés ? demande-t-il. Aurait-il moins de valeur qu’un arbre ? Et de commenter ainsi : « Car il existe pour l’arbre un espoir : on le coupe, il reprend encore et ne cesse de surcroître » (*Job*, 14, 7). On ne saurait mieux dire que l’homme n’est mortel qu’à cause de sa condition sexuée, tandis que l’arbre, même mort, peut toujours revivre en ses propres clones.

Elifaz, l’ami de Job, lui fait alors observer que son propos est criminel, blasphématoire, enflé d’*hubris*, parce qu’il n’était pas avec Dieu pour décider de la marche du monde. Les cloneurs potentiels, eux, savent qu’on peut remédier à la folie de Dieu. Mais en ajoutant au discours biblique une dimension à la fois post- et anti-chrétienne. Car si la réponse chrétienne au problème de Job est la résurrection de la chair, le désir de

clonage enveloppe le refus résolu d'un corps glorieux dans l'au-delà, car c'est sur cette même Terre qu'il s'agit de revivre. La classique réincarnation ne le satisfait pas non : il ne veut pas d'un corps différent où son moi se perdrait dans un soi sans mémoire. Ce qu'il attend, c'est la renaissance du Même, avec le même moi dans un corps tout neuf et pourtant le même. Le résultat sera évidemment décevant, puisque le prétendu double du Même sera vraiment un Autre, à peine un jumeau génétique, pas même biologique, mais décalé dans le temps.

On retrouverait le même schéma dans les divers projets de clone de substitution, notamment pour remplacer un enfant décédé par accident, ou encore pour dupliquer un enfant mis à l'essai, dont on aura expérimenté les performances.

Mais ce qui nous travaille du côté du côté clonage *stricto sensu* ne prend en réalité son plein sens qu'au sein de ces nouvelles représentations de la condition humaine qui se manifestent par ailleurs avec une vigueur remarquable. Il ne faut pas s'y tromper : ce n'est pas parce que l'on cherche à promouvoir la reproduction asexuée que l'humanité se trouve déssexualisée pour autant. Mais c'est une sexualité profondément modifiée qui apparaît.

Sans qu'aucun clone humain ait besoin d'exister pour le démontrer, l'idée du clonage nous garantit que la sexuaction n'est plus un socle nécessaire et incontournable, mais un simple moyen pris par la nature pour parvenir à ses fins génésiques. Sa dévaluation complète en découle. Au lieu d'être un attribut substantiel de la condition humaine, elle apparaît comme un attribut accidentel parmi d'autres, promise à un sort de résidu archaïque, comme on le dit de l'appendice chez nous, ou de la vertèbre caudale, amputée de sa queue, chez certains animaux. Dès lors la condition humaine peut et même doit être pensée et vécue en faisant l'impasse sur la sexuaction. Le fait demeure, on naît toujours mâle ou femelle. Mais ce sont des catégories totalement dévaluées. De déterminante, la sexuaction est désormais tenue pour subalterne, voire considérée comme un obstacle à la liberté.

Il en va de même pour toutes les catégories de la parenté, sans aucune exception. Les notions de paternité, maternité, filiation, frère ou sœur perdent à ce point leur sens dans le champ du clonage, où il n'y a plus que des « modèles », des « répliquants » et des « génocopies », qu'elles deviennent des mots vides de sens. Or ces mêmes catégories, déjà fortement ébranlées par certaines techniques utilisées en PMA, font par ailleurs l'objet d'un procès en règle dans la société contemporaine. C'est aussi l'une des

fonctions que remplit avec énergie le paradigme du clonage : celle de délégitimation des catégories fondatrices de l'ordre social, désormais tenu pour un ordre factuel qui pourrait être autrement qu'il est, en somme un désordre établi auquel il est urgent de substituer un ordre opposé, dont la transgression du précédent est la loi de constitution¹.

Sur ce point, il est frappant de considérer l'évolution des dénominations en vigueur pour broder sur le dualisme foncier qui est ici à l'œuvre. Après avoir longuement opposé nature et culture, l'inné et de l'acquis, on en vient aujourd'hui à l'opposition du donné et du construit. Bien entendu, le donné est à rejeter absolument pour ne retenir que le construit. On peut donc retirer à la sexualité humaine le tapis de naturalité qu'elle avait jusqu'à présent sous les pieds. Ainsi délestée, allégée, elle peut s'envoler vers le haut, s'enfouir tout entière dans la sphère dominée par la subjectivité, la seule qui soit capable de la « construire ».

Or si tout est constructible, tout est également déconstructible, l'un n'allant pas sans l'autre. En ce sens, le clonage représente la déconstruction intégrale de la sexualité humaine considérée dans ses dimensions naturelles. L'idée sous-jacente, liée à la technicisation, est celle de mécanisation, comme l'attestent les spéculations sur l'utérus artificiel. Car s'il est vrai que le corps n'est qu'une machine naturelle, alors une machine artificielle est un corps.

On retrouve une mécanisation analogue du côté du sexe, dont l'idéal se réduit à des opérations de branchement d'organes sexuels, selon la règle du pointu et du creux, jusqu'à saturation des possibles. Or poussé jusque dans ses ultimes retranchements, le sexe n'a plus de sexe. À la mise en cause de la sexuation côté reproduction, correspond ici la mise en cause de la différence des sexes au niveau relationnel. De là on passe sans transition aucune à la thématique de la postsexualité, considérée comme partie prenante de la posthumanité².

On aurait pu pressentir ces effets-là en remarquant avec plus d'attention la dimension sexuelle de l'« effet Dolly ». Elle nous renvoie au commentaire que Freud avait fait de ce conte d'Hoffmann dans lequel un

1. Il sert à « débloquer » des positions établies, comme l'a déclaré François Dagognet en commentant de manière élogieuse le livre de Michel Onfray, *Féeries anatomiques. Généalogie du corps faustien*, dans lequel on trouve un vibrant plaidoyer pour le « corps faustien », c'est-à-dire un corps construit, revu et corrigé par la technique, un corps façonné pour un plaisir hédonique, mais avant tout un corps libéré de toutes les éthiques, métaphysiques et autres religions (*Le Nouvel Observateur*, 13-19 novembre 2003, p. 129).

2. Cf., entre autres, Marcela Iacub, *L'empire du ventre*, Paris, Fayard, 2004.

étudiant tombe amoureux de la poupée Olympia, nouvelle Galatée – donc un double, évidemment asexué. On peut également en trouver un écho avec ces « poupées sexuelles », produits artificiels « pur sexe » mais évidemment stériles, dont un modèle nommé *Real Doll*, c'est-à-dire « poupée-réalité » – encore un double ! –, nous a été naguère présenté dans la presse¹.

Dolly n'est plus de ce monde, mais sa fécondité est inépuisable.

1. Cette « poupée-réalité » a été présentée en long, en large et en travers dans *20 ans*, « le magazine des jeunes filles modernes », n° 167, août 2000.